I. TRAVAUX ET MÉMOIRES

a—Linguistique et philologie

NOTES D'ÉTYMOLOGIE ARMÉNIENNE I

par

RÉMY VIREDAZ
Chandieu 1
CH-1202 GENÈVE

1. amis

La voyelle initiale du mot *amis* 'mois' ne s'explique pas par l'indo-européen, comme le montre le grec *μένς, μηνός sans voyelle initiale[1]. Il s'agit donc d'une innovation arménienne, vraisemblablement un moyen d'éviter l'homophonie entre **mis* < **mēns* 'mois' et *mis* < **mēmsom* 'viande', après la chute des voyelles de syllabe finale. On l'a attribuée à l'analogie de *am* 'année', *amaṙn* 'été'[2], qui n'ont cependant guère pu suffire à déclencher pareille innovation[3]. MANN a proposé de partir d'un composé **am-mis*[4], mais un composé aurait normalement la forme **am-a-mis,* et une haplologie de cet **amamis* n'est guère possible (mot trop court pour cela). Un processus plus compliqué nous paraît donc nécessaire:

1° création du composé **am-a-mis* (*am* 'année' + *a* compositionnel + **mis* 'mois'), d'abord sans doute en tant que précision facultative, mais devenu progressivement plus fréquent;

2° réinterprétation du composé en **am-amis* (sans doute pas spontanément, mais parce que le nom du 'mois' apparaissait ainsi comme un dérivé, *amis,* de celui de l''année', *am*);

3° le problème de l'homophonie se trouvant ainsi résolu, le composé **am-amis* devient inutile et sort de l'usage au profit du nouveau simple *amis*.

[1] BEEKES 1969, 22 montre bien le parallélisme du grec et de l'arménien au sujet de la voyelle dite prothétique (produit d'une laryngale initiale devant consonne).

[2] PATRUBÁNY 1900, 151, suivi par RAVNÆS 1991, 19.

[3] Ainsi, la coexistence des mots français *homme* et *mâle* ne conduit pas à altérer le second en †*homâle* !

[4] MANN 1963, 19, suivi par BEEKES 1969, 23.

REArm 30 (2005-2007) 1-14.

Il faut en outre supposer que l'ensemble du processus ait été rapide puisque la langue classique n'a déjà plus trace de **amamis*.

amis 'mois' est un thème en *o,* peut-être par analogie de *mis* 'viande' < **mēmsom*[5]. Ce n'est sans doute qu'après la chute des voyelles de syllabe finale que **mís* 'mois' aura emprunté la flexion de son homonyme. Plus tard encore, vraisemblablement, le locatif régulier **amís* aura été élargi en **amis-ián* > *amsean* sur le modèle du locatif(-datif-génitif) **tiwunǰián* > *tuənǰean* 'jour'[6].

2. *anc'anem*

anc'anem 'passer' (polysémie comparable à celle du mot français) est mal expliqué[7]. Un rapprochement avec gr. ἄντομαι 'rencontrer'[8], un rattachement à i.-e. **sent-*[9] ('suivre une direction'[10]?) ou *h_2nek_1- 'atteindre'[11], ou encore un préverbe **sm̥-*[12], sont impossibles ou peu plausibles pour le sens; un rattachement à la racine *d^heg^{hw}-[13] n'est pas admissible phonétiquement.

La loi phonétique probable i.-e. *k_2R̥-, *k^wR̥- > arm. *aR*-[14] ouvre de nouvelles possibilités étymologiques. Un suffixe *-sk_1e- a déjà été proposé pour *anc'anem*[15]. Le grec κέκασται 'surpasser, exceller' < **kn̥d-*[16]

[5] Les autres thèmes indo-européens en consonne passés à la flexion en *o* ont *u* pour voyelle radicale: *hur* 'feu', *ǰur* 'eau', *erbuc* 'poitrine' (cf. OLSEN 1999, 48-49).

[6] Sur *amsean,* voir notamment MEILLET 1979 (1899); CLACKSON 1994, 63. Il ne faut pas projeter *amsean* en indo-européen avec OLSEN 1999, 49.

[7] Voir les discussions de KLINGENSCHMITT 1982, 187-192; JOB 1988, 30-32.

[8] PEDERSEN 1982, 203 (1906).

[9] GODEL 1982, 22 (1965). — Les parallèles sémantiques allégués par JOB 1988, 31, n'en sont pas. Dans le français *passer,* le sarde logoudorien *bargare,* c'est du sens 'faire un pas' qu'est venu celui de 'franchir', d'où plus généralement 'passer'. Dans l'allemand *vorbeigehen,* le russe *proxodit',* ce sont les préverbes qui changent 'aller' en 'passer'.

[10] Voir sur cette racine ZEHNDER in *LIV*^{2} 533. Le sens n'était pas simplement 'aller' (= *h_1ei-).

[11] JOB 1988, 31. — JOB posait *h_1, mais, à la suite de KÜMMEL in *LIV*^{2} 251-252, 282-284 (av. litt.), il convient de distinguer *h_1nek_1- 'prendre' et *h_2nek_1- 'atteindre'.

[12] KLINGENSCHMITT 1982, 191.

[13] KLINGENSCHMITT 1982, 187-192.

[14] VIREDAZ 2002, 32-35, et ci-dessous *aṙnem.* — L'exemple apparemment contraire *k'amem* 'exprimer (un liquide), filtrer, vider (jusqu'au bout)' < *$k(^w)$m̥- (cf. POKORNY 555, KÜMMEL in *LIV*^{2} 350, LIPP in *LIV*^{2} 389) n'est pas sûr, car on pourrait aussi supposer une racine seṭ (*$k(^w)$m̥H- > *$k(^w)$am-) avec KLINGENSCHMITT 1982, 147, voire abandonner les rapprochements existants à cause de leur faiblesse sémantique.

[15] GODEL 1982, 22 (article de 1965, avec changement d'avis ultérieur sur ce point, *ibid.* n. 7, 1982).

[16] Le rapprochement arménien permet de préciser (ci-après) la forme et le sens de cette racine, restitués par KÜMMEL in *LIV*^{2}, 351, sur la seule base du grec.

offre donc un rapprochement phonétiquement et sémantiquement plausible (ainsi qu'une nouvelle isoglosse gréco-arménienne, en l'occurrence un archaïsme commun). Le grec καδ- n'est pas apparenté au védique *ŚAD,* qui signifie 'se sentir fort'[17]. Rien n'empêche donc d'admettre pour l'antécédent indo-européen du premier l'initiale vélaire que suppose le rapprochement arménien. Le sens 'surpasser, être supérieur, être (le) meilleur' du parfait grec se comprend bien à partir d'un sens de base concret tel que 'dépasser, passer devant'.

En résumé, le présent *anc'anem* 'passer', ou plutôt son aoriste, 3 sg. *ê-anc',* remonteraient à un présent-imparfait i.-e. *k_2n̥d-sk$_1$e-* 'dépasser'[18].

3. *aṙnem*

Petermann a proposé autrefois de rattacher *aṙnem* 'faire' au sanskrit *KR̥, kr̥ṇóti* 'id.'[19]. C'était encore l'époque préscientifique de la grammaire comparée, avant la reconnaissance du principe de régularité des changements phonétiques[20]. Cette étymologie pourrait néanmoins être réhabilitée si, comme nous l'avons soutenu ailleurs, i.-e. *k_2, *k^w initiaux tombent régulièrement en arménien devant sonante voyelle et non seulement devant sonante consonne[21].

L'étymologie actuellement admise, par la racine *$h_2$er-* 's'adapter' (moyen), 'ajuster, assembler' (actif), s'appuie certes sur l'aoriste *arar* 'il fit' = gr. ἤραρε 'il assembla (etc.)', mais, pour le sens, la racine *k^wer-* du véd. *kr̥ṇóti* 'faire'[22] convient mieux. De cette racine *$h_2$er-,* le grec n'a d'ailleurs pas de présent primaire (ἀραρίσκω est fait sur l'aoriste), et celui du védique, rare, pourrait être emprunté à une des autres racines **Her-* devenues homophones (notamment à l'aoriste) en indo-iranien[23].

[17] Kümmel, *l. c.* 325, av. litt.

[18] Un aoriste sigmatique de cette racine ne rendrait pas compte du *c'* aspiré, au vu des exemples du type *anicanem* 'maudire', aor. *anêc* < *$h_3$neid-s-,* voir Kortlandt 2003, 80 (1987). Du reste, le vocalisme attendu de l'aoriste serait *$k_2$end-s-*.

[19] Petermann 1837, 30 (avec réserve).

[20] Le même auteur n'hésitait pas à comparer l'arm. *leaṙn* 'montagne' au skr. *girí-* 'id.' (pp. 29, 30, 42). La sémantique n'était pas plus stricte, l'arm. *karem* ('pouvoir'? 'coudre'?) étant ramené à la même racine skr. *KR̥* (*o. c.,* pp. 30, 34).

[21] Voir n. 14.

[22] La racine indo-européenne a d'abord signifié 'couper'; le sens 'créer, former, faire' est une innovation de la branche non-anatolienne. Voir Mayrhofer I, 308-309; Lipp in *LIV*², 391-392 et n. 1; Meiser 1998, 63 cité par Garnier 2004.

[23] Cf. Kümmel in *LIV*², 269-270 n. 2.

Le dérivé arm. _ardiwnk‘_ ‘production, œuvre’, qu’on ne séparera pas de _aṙnem,_ concorde sémantiquement mieux, lui aussi, avec *k^wr̥- qu’avec *h_2r̥-. Pour le suffixe, _aṙnem_ ‘faire’ face à _kr̥ṇóti_ s’expliquera de la même manière (qui reste à déterminer) que _y-aṙnem_ ‘s’élever’ face au grec ὄρνῡμι[24].

En conclusion, arm. _aṙnem, arari_ ‘faire’ sera un paradigme d’origine supplétive, présent *k^wr̥-_neu_- ‘créer, faire’ (avec _ardiwn_ ‘œuvre’ < *k^wr̥-_ti-on_-), aoriste *_ar-ar-e/o_- ‘ajuster, assembler’[25]. Le rapprochement sémantique des deux racines en arménien, allant jusqu’à leur conjugaison en un seul paradigme, a dû être facilité par leur homonymie née du traitement phonétique *k^wr̥- > _ar_- (avant que *_rn_ > _ṙn_).

4. _atamn_

4.1. L’arménien _atamn_ ‘dent’ (pl. _atamunk‘_) n’a toujours pas trouvé d’étymologie satisfaisante[26]. En dernier lieu, SCHINDLER a proposé une généralisation du degré faible *h_1_d-n̥t_- et une dissimilation de *_atánan_ (ancien accusatif) en _atáman_[27], mais ces deux hypothèses sont improbables. D’une part, noter la bonne conservation des alternances vocaliques prédésinentielles dans les thèmes arméniens en _n_[28] (< i.-e. *_n_ et parfois *_nt_[29]), ainsi que le traitement différent de *b^hr̥g_1^h-_ont-es,_ *-n̥t-b^hi ‘hauts’ > _barjunk‘, -ambk‘_[30], *_wesr̥_ ‘printemps’ + *-_on(t)-m̥_ > *_garunn_ > _garun,_ gén. _garnan_ (sans dissimilation en †_garumn_ malgré l’existence du suffixe -_umn_). D’autre part, *_n_ ne se dissimile presque jamais en *_m_[31]: les exemples allégués dans diverses langues s’expliquent autrement ou se trouvent dans des conditions particulières[32].

[24] Il s’agit peut-être d’une substitution de suffixe (cf. KLINGENSCHMITT 1982, 162, mais l’innovation doit être de date arménienne plutôt qu’indo-européenne).

[25] Peut-être un renforcement de *_ar-e/o_- < *h_2_r-e/o_- < *h_2_(e)r_-, thématisé comme beaucoup d’autres aoristes radicaux (ainsi *_wid-e/o_- ‘trouva, vit’). Cette introduction du redoublement doit être postérieure à l’élimination des laryngales, car *h_2r̥-h_2_r-e/o_- donnerait sans doute gr. †ἀρᾱρ- et non ἀρᾰρ-.

[26] PEDERSEN 1908-1909, 46 *_odn̥t-mn̥,_ POKORNY 289 *$_e$_dn̥t-mn̥,_ BEEKES 2003, 186 *h_3_dnt-mn;_ BENVENISTE 1931, 77 *_dn̥-mn̥_.

[27] SCHINDLER 1975, 61[32], suivi par KLINGENSCHMITT 1982, 25[19], OLSEN 1985, 10([13]), LAMBERTERIE 1998, 896.

[28] MEILLET 1936, 61, 77-79; GODEL 1975, 97-99; SCHMITT 1981, 101-104.

[29] Voir notes 28 et 30 respectivement.

[30] STEMPEL 1983, 92, 1990, 57-58.

[31] En arménien même, noter _p‘aycełn, -ałn_ ‘rate’ < *_p‘alcélan_ < *-_énan_ < *-_énm̥_ (i.-e. *_spl̥_g_1^h_én_-, avec traitement irrégulier de *g_1^h).

[32] Une discussion de ces exemples n’est pas possible dans le cadre du présent article.

4.2. On partira plutôt de *_édmōn,_ devenu *_étmun_ > *_átmun_ > *_atámun_ > _atamn._

Il s'agira d'un nom d'agent du type i.-e. *_pleu-mon-_/*_plu-mn-_ 'poumon' < *'qui flotte', gr. τελάμων 'baudrier' < *'qui (sup)porte', véd. _dāmán-_ 'qui donne', lat. (< gaulois) _salmō_ 'saumon' < *'qui saute'[33].

L'initiale arm. _at-_ ne doit pas représenter le degré zéro i.-e. *h_1d-, car le suffixe en question demande le degré radical *_e_. Il ne s'agit pas non plus d'une assimilation de *_e_ en _a_ devant un _a_ de la syllabe suivante, car il n'existe pas suffisamment de bons exemples d'une telle loi, les exemples contraires sont très nombreux, et l'on ne distingue pas les conditions dans lesquelles le changement aurait lieu ou non. Le principal exemple allégué, *_tésan_ > _tasn_ 'dix', a l'inconvénient d'impliquer un *_e_ accentué, est contredit par *_méca_ > _mec_ 'grand', et s'explique peut-être mieux par l'influence de l'iranien *_das_.

En revanche, une loi phonétique *_e-u_ > *_a-u_[34] est rendue plausible par les deux exemples _vat‘sun_ 'soixante' < *_vac‘un_ < *$swek_1sk_1onta$ < * $swek_1s\ dk_1omth_2$[35] et _kamurǰ_ 'pont' < *_kawurǰ_ < *g^web^hurya (ci-dessous 7). Elle n'a pas lieu devant une sonante[36] (_heru_ 'l'année passée' < *_peruti_), même secondaire (_erkunk‘_ 'douleurs de l'enfantement' < *_edwones_), ni devant _s_ < *k_1 (_skesur_ 'belle-mère').

*_étmun_ > *_átmun_ en est le seul exemple connu impliquant un *_e_ accentué (accent arménien). Il se pourrait que ce singulier soit analogique du pluriel, *_etmúnek‘_ > *_atmúnek‘,_ puisque le nom de la 'dent' s'emploie beaucoup au pluriel. Mais il se peut aussi que le passage *_e-u_ > _a-u,_ difficile à justifier phonétiquement, soit en réalité la résultante de deux changements distincts, une assimilation *_e-u_ > *_o-u_ (cf. i.-e. *_swésōr_ 'sœur' > arm. *_hwéhur_ > *$k‘^wó.ur$ > *_k‘owr_ > _k‘oyr_) et une dissimilation *_o-u_ > _a-u_ (cf. i.-e. *_dóru_ 'bois' > arm. _tarr_ '*matière' > 'élément'[37]). Dans cette hypothèse, ces changements seront indépendants de l'accent et le singulier *_étmun_ > *_ótmun_ > *_átmun_ sera régulier également.

[33] Sur ce type: BRUGMANN 1906, 238-241; CHANTRAINE 1933, 170-173; WACKERNAGEL — DEBRUNNER II/2, 760-761; VENDRYES 1946.

[34] GRAMMONT 1918, 246.

[35] VIREDAZ 1997, 116. — KORTLANDT 2003, 100 (1994) pense au contraire à une voyelle réduite; mais même si l'on accepte l'existence d'un tel phonème en indo-européen (ce qui n'est pas notre cas), il n'y a aucune raison comparative ou morphologique de l'admettre dans le juxtaposé *'six dizaines'.

[36] GRAMMONT 1918, 246-247. L'explication du fait n'est peut-être pas la même devant _n_ que devant _r, l._

[37] LAMBERTERIE 2003, 251.

L’épenthèse de *a* entre occlusive et nasale n’est pas connue par d’autres exemples sûrs en arménien[38] (encore que *čanač‘em* ‘connaître’ présente peut-être un traitement de type i.-e. *$g_1\underset{\circ}{n}h_3$- > *$g_1$*nā*- plutôt que *$g_1$*anna*-), mais elle est normale dans le cadre général de l’élimination des groupes *occlusive* + *sonante* en arménien. La chronologie relative, elle aussi (à savoir que l’altération vocalique **e-u* > **a-u* et la lénition de certains **m* postvocaliques en *w*[39] doivent être antérieures à l’épenthèse **TN* > **TaN*), repose pour l’instant uniquement sur l’exemple *atamn*.

4.3. Ce mot **édmōn* ‘dent’ est une création purement arménienne, indépendante aussi bien du grec mycénien *e-do-mo-ne-u* ⁺*Edmon-eu-s* (sans doute ‘glouton’) que du lituanien *ĕ̃dmen(y)s* ‘gueule’ (mot grossier ou insultant pour ‘bouche’, sans correspondant lette[40]; vraisemblablement un calque de l’allemand *Fresse,* formé sur le modèle de *sĕ̃dmen(y)s* ‘cul’, en quelque sorte son antonyme).

I.-e. *h_1*d-ónt*-[41] au sens ‘dent’, quoique postérieur à la sécession de l’anatolien (puisque le suffixe a déjà la valeur active), est antérieur à la dispersion de l’indo-européen non anatolien (car ce mot se trouve aussi bien en indien qu’en celtique, en grec qu’en baltique). La création d’arm. **éd-mon-,* au contraire, suppose un stade récent de la fragmentation de l’indo-européen, où l’arménien est déjà un dialecte distinct, non seulement transitionnel mais original[42] [43]. Les deux formations ne seront donc pas de même ancienneté, mais arm. **éd-mon-* sera un substitut de *h_1*d-ónt*- > **adónt*-.

[38] *het‘anos* ‘païen’ < gr. *ἔθνος ‘nation’ est venu par le syriaque, OLSEN 1999, 932. (Sur l’aspiration, voir SCHULZE 1905, 517.)

[39] Discussion chez KLINGENSCHMITT 1982, 25-26; GODEL 1975, 118[118], 130; OLSEN 1999, 792.

[40] On sait que le lette ne partage pas l’innovation sémantique du lituanien qui a donné à *ĕ̃mi* le sens de l’allemand *fressen* (‘manger’, en parlant des animaux ou, de manière grossière ou insultante, des humains).

[41] Ancien participe du *présent* *h_1*éd-*/*h_1*d-* ‘*mordre (duratif), manger’, véd. *átti, adánti* (réfection de *átti,* **dánti* et non de **ắtti,* **ádanti*). Le *ē* du balto-slave résulte de la loi de WINTER, celui du latin (*ēs, ēst, ēstis*) doit être emprunté au supin *ēsum* par différenciation des formes correspondantes du verbe ‘être’. — Pour le sens, cf. latin *mandūcāre* ‘mâcher’ > ‘manger’.

[42] Il nous semble qu’aux premiers stades de son existence, le caractère propre d’un dialecte réside surtout dans une combinaison unique d’innovations partagées avec divers dialectes voisins, tandis que les innovations originales viennent généralement plus tard.

[43] A ce stade, l’élimination des laryngales était peut-être achevée, c’est pourquoi nous écrivons **édmōn* sans *h_1.

5. êš, ji

5.1. On sait qu'arm. *êš* 'âne' continue i.-e. *$h_1ék_1wo$- 'cheval'[44] tandis qu'arm. *ji* 'cheval' est apparenté au véd. *háya-* 'coursier', un des substituts poétiques de *áśva-* 'cheval'[45]. On a également reconnu que ces deux évolutions sémantiques étaient liées[46], mais l'on s'est peut-être mépris sur la nature de ce lien en pensant qu'arm. *ji* remontait à un terme noble et poétique[47] comme *háya-*.

Si véd. *háya-, árvan-, vājín-,* variantes stylistiques de *áśva-* 'cheval', sont réservés à la poésie, c'est sans doute surtout parce qu'ils sont seulement allusifs (signifiant étymologiquement 'que l'on excite, fait courir', 'de combat', 'rapide'); et leur valeur noble n'est peut-être qu'une conséquence de leur caractère poétique[48].

Du reste, arm. *ji* et véd. *háya-* ne continuent probablement pas le même mot: le second représente plutôt *g_1^hi-tó-[49] (véd. *hitá-* adj.).

Il est vrai que, phonétiquement, *g_1^héyo-[50] pourrait rendre compte à la fois du véd. *háya-* et de l'arm. **jío* (cf. arm. *keam* 'vivre' < **kiá-* < *g^weya- < *g^weih_3-, dans l'interprétation la plus simple et la plus fréquemment admise). Mais morphologiquement, un déverbatif i.-e. *g_1^héyo- (ou *g_1^hḗyo-) serait anomal: il faudrait le vocalisme radical **o*. Pour cette raison aussi, véd. *háya-* doit être de création postérieure à la loi de Brugmann et non d'ancienneté indo-européenne (†*g_1^hóyo- serait sans doute devenu †*hā́ya-*).

5.2. La racine *g_1^hey- subsiste en fonction verbale en indo-iranien[51]; en védique, elle s'emploie souvent à propos de chevaux[52] au sens 'aiguillonner, inciter à la course, faire aller (plus) vite'; plus générale-

[44] LAMBERTERIE 1978, 262-265 (av. litt.).

[45] *Ibid.;* SOLTA 1960, 423-424; MAYRHOFER II, 803 (tous av. litt.); voir maintenant surtout LAMBERTERIE 2006, 213-223.

[46] WATKINS 1970, 7; LAMBERTERIE 1978, 262-263.

[47] Ainsi WATKINS, LAMBERTERIE, *ll. cc.,* cf. SCHMITT 1967, 259-260. — Pour arm. *arew* 'soleil' < *$h_2$rewi- > skr. *ravi-* 'id.' également, une origine poétique n'est pas la seule interprétation possible (cf. EICHNER 1978, 156-157: peut-être 'soleil du matin' en indo-européen, archaïsme dialectal en vieil indien).

[48] En partie parce que la poésie représente en soi un style de langue élevé; en partie parce qu'étant donné la thématique des poèmes védiques, c'est l'élite des chevaux les plus rapides qu'on y exalte. Le mot « noble » ne doit pas être pris trop littéralement. — Le passage du Śatapathabrāhmaṇa mentionné par WATKINS *l. c.* (après GÜNTERT) n'est guère instructif pour l'indo-européen; il peut aussi refléter une volonté tardive et artificielle de distinguer entre des synonymes védiques.

[49] LAMBERTERIE 2003a, §1.3; OLSEN 1999, 40, 783.

[50] Ainsi *EIEC* 274 (D. Q. ADAMS *et al.*). C'était aussi notre hypothèse jusqu'en 2003.

[51] MAYRHOFER II, 802-803; KÜMMEL in *LIV*² 174.

[52] Exemples chez MAYRHOFER II, 803; LAMBERTERIE 2003a, §1.3.

ment, véd. *HAY* signifie aussi ‘faire avancer, aider, accélérer, envoyer’. L’adjectif *$g_1{}^h$*i-tó*- se sera donc dit du cheval ‘que l’on (a) fait courir’, ‘rapide’, avec une extension de sens comparable à celle du français *rapide* (non seulement ‘en train d’aller vite’, mais aussi ‘capable d’aller vite’)[53].

A l’origine, * *é$k_1$wo- $g_1{}^h$itó*- (ou peut-être l’ellipse *$g_1{}^h$*itó*-) peut avoir désigné un cheval particulièrement apte à la course et au combat. En arménien, cependant, l’expression se sera étendue au cheval en général, par opposition à l’âne, dont la désignation comme **é$k_1$wo*- *‘équidé’ ou *‘cheval (de somme)’ nécessitait un renouvellement du nom du ‘cheval’. A l’époque de cette substitution, il n’est pas nécessaire de supposer que le verbe *$g_1{}^h$*ey*- ait existé encore en arménien; il suffit qu’il en soit resté le dérivé *$g_1{}^h$*itó*- (*‘rapide’ ou/et *‘cheval rapide’).

5.3. L’âne n’existait sans doute pas dans l’*Urheimat* indo-européen[54]. Lorsque les différentes langues filles sont entrées en contact avec l’animal, elles ont dû se créer une façon de le désigner, par dérivation ou par emprunt. Le grec ὄνος ‘âne’[55] est apparenté au véd. *ánas*- ‘char’ et au lat. *onus* ‘charge’[56]; malgré l’accent, il doit refléter d’une manière ou d’une autre un adjectif **onó*- ‘qui transporte’ (type φορός[57]).

Il se pourrait même que gr. ὄνος et arm. *êš* remontent tous deux à un même syntagme * *é$k_1$wos onós* *‘cheval de somme’[58]. Peut-être l’accent ὄνος reflète-t-il la substantivation de l’adjectif[59], comme dans gr. λεύκη ‘peuplier blanc’ de λευκός ‘blanc’. Ou alors l’ellipse du substantif dans * *é$k_1$wos onós* a-t-elle produit normalement **onós* ‘âne’, mais celui-ci a-t-il ensuite changé d’accentuation sur le modèle de **íkwos* ‘cheval’.

5.4. En résumé (et abstraction faite des questions en rapport avec gr. ὄνος), l’antécédent d’arm. *ji* ‘cheval’ (i.-e. *$g_1{}^h$*itó*-) n’était peut-être pas un terme noble ni poétique mais un terme objectif *‘(cheval) de course,

[53] En revanche, le lien parfois supposé entre **é$k_1$wos* ‘cheval’ et **ō$k_1$ús* ‘rapide’ (donc **h_1k_1-*ú*- ‘rapide’, *h_1*é*k_1*-w-o-*, *h_1*o*-h_1k_1-*ú*-) est morphologiquement peu plausible (au moins à cause du vocalisme du redoublement).

[54] Voir la discussion d’ADAMS et MALLORY in *EIEC* 33-35.

[55] Dont la première syllabe brève exclut le rattachement traditionnel au sumérien *anšu* ‘âne’.

[56] JANDA 1999, 193-196. La racine, **HenH-,* sera *h_1*enh*$_3$- si le rapprochement avec gr. ’Ενοσι- ‘qui secoue, agite’ (< *‘qui porte’?) est accepté.

[57] Sur le type φορός: BRUGMANN 1906, 27, 148-153.

[58] Comparer en français les synonymes *voiture* et *automobile,* deux simplifications du syntagme originel *voiture automobile.*

[59] Accompagnée d’un changement d’accent selon la loi des appellatifs, dont on trouvera d’autres exemples chez BRUGMANN 1906, 27-28, avec les références à OSTHOFF et à VENDRYES.

de combat'; et ce n'est pas la banalisation de *g_1^h*itó*- qui a poussé *$\acute{e}k_1wo$*- 'cheval' vers le sens 'âne' en arménien, mais au contraire l'utilisation de *$\acute{e}k_1wo$*- pour le signifié nouveau 'âne' qui a entraîné le recours à *g_1^h*itó*- '(cheval) rapide' comme nouvelle désignation univoque du 'cheval'.

6. iž

6.1. *iž* (*iži*-) 'vipère'[60] doit être le correspondant du grec ἔχις 'vipère', avec traitement régulier **e* > **ey* devant palatale arménienne (> chuintante) comme dans *mêǰ* (*miǰo*-) 'milieu' < **méd*^{h}*yo-*, puis nivellement analogique de l'alternance **êž*: *iži*-[61]. Ce nivellement a été rendu possible par le fait que les anciens **i*, **u* n'ont pas été réduits à *ə* hors accent dans ces conditions (voyelle initiale de dissyllabes devant une seule consonne)[62]. D'autres mots, néanmoins, conservent l'alternance (ainsi *êš, išo*- 'âne')[63].

La plupart des auteurs invoquent au contraire pour *iž* un vocalisme i.-e. **ē*, alternant avec gr. ἔχις 'vipère' ou/et ὄφις 'serpent'[64]. Mais un degré long est ad hoc et le sens 'vipère' invite à rapprocher ἔχις 'vipère' et non ὄφις 'serpent'.

6.2. La consonne de *iž* n'est pas régulière non plus[65], puisque ἔχις représente *$h_1\acute{e}g_1^hi$*- au vu du lituanien *ežỹs* 'hérisson' < *eg_1^hi*-o*- ('qui mange des vipères': formation comparable au français *serpentaire*, nom d'un oiseau qui mange des serpents)[66]. Le mot *eg_1^hi*- a sans doute emprunté en arménien l'occlusive de l'ancien *$ang^{wh}i$*- 'serpent'[67] (lat.

[60] OLSEN 1999, 78, donne aussi un second sens 'lézard', qui ne figure cependant pas dans les dictionnaires courants. Le nom du 'lézard' est *mołêz;* celui de la 'couleuvre', *lortu*.

[61] C'est l'explication de PEDERSEN 1982, 67 (1905), 182 (1906), suivi en partie par GODEL 1975, 87 et LAMBERTERIE 1978, 266.

[62] Ainsi *im* 'à quoi', *imê* 'de quoi'; *us,* gén. *usoy* 'épaule'; *himn,* gén. *himan* 'fondement'; **i*, **u* initiaux de mots courts sont maintenus également devant certains groupes, ainsi *unkn,* gén. *unkan,* 'oreille'. Voir MEILLET 1977, 497-500 (1903); MEILLET 1936, 20-21; SCHMITT 1981, 42-43, 124.

[63] Nivellement inachevé dans *už* à côté de *oyž,* gén. *užoy, uži,* 'force'.

[64] POKORNY 44; MEILLET 1936, 75; SOLTA 1960, 306([40]); SCHMITT 1981, 65; OLSEN 1999, 78.

[65] Difficulté relevée pour la première fois, à notre connaissance, par OLSEN, *l. c.*

[66] Le correspondant arménien *ozni* 'hérisson' < *$eg_1^h\bar{\imath}n$*-io*- combine les suffixes des mots grec (ἐχῖνος) et balto-slave, ce qui rappelle le cas de **melu* 'miel' discuté par MEILLET 1977, 68 (1900). Le *o* initial n'est pas expliqué de manière satisfaisante, mais résulte peut-être d'un accident survenu en arménien même.

[67] Plus anciennement *$h_3ng^{wh}i$*-, d'où grec *$onk^{wh}i$*- > ὄφις avec perte de la nasale d'après ἔχις?

anguis, etc.), avant que celui-ci ne devienne *$*aug_2{}^h i$-*[68] en arménien (> *$*aug_1{}^h i$-*[69] > *awj*) comme en tokharien (B *auk*).

7. *kamurǰ*

La relation entre gr. γέφῡρα 'jetée, digue, pont' et arm. *kamurǰ* (*kamrǰa-*) 'pont' a été beaucoup discutée[70].

Du côté grec, il n'existe aucun obstacle à ce rapprochement. Si diverses, et parfois irrégulières, que soient les formes dialectales, elles remontent toutes à un protogrec *$*g^w ep^h \breve{\bar{u}}r(y)a$,* probablement *$*g^w ep^h urya$* (< *$*\text{-}ih_2$*)[71]. On ne saurait affirmer non plus que la signification 'pont' soit seulement posthomérique, puisqu'aucun autre nom du 'pont' n'est connu en grec archaïque.

En arménien, étant donné l'existence probable d'une loi phonétique **e-u* > *a-u* (cf. *vatʻsun,* ci-dessus 4), l'unique irrégularité résidera dans la présence d'un *m* au lieu du **w* attendu face au φ grec. Il n'y a pas lieu, pour si peu, d'invoquer le tabou linguistique, le substrat méditerranéen, ou d'admettre deux prototypes indo-européens différents pour rendre compte de la relation entre *kamurǰ* et γέφῡρα.

L'explication du *m* réside peut-être dans le mot arménien *kamar* 'voûte, arcade', qui aurait influencé l'ancien **kawurǰ* 'pont'. Ceci n'est toutefois possible que dans un état de civilisation où l'image typique du pont est celle du pont à arche(s), en pierre. Or le pont à arche, et plus généralement l'usage de la voûte pour des constructions autres que souterraine, remontent aux Romains. Ceux-ci n'ayant occupé tout ou partie de l'Arménie que depuis le premier siècle de notre ère, les ponts de pierre n'ont dû y devenir courants que plus tard encore. L'ont-ils été d'assez bonne heure pour que *kamar* puisse influencer **kawurǰ* avant la création de la langue littéraire au début du quatrième siècle?

kamar est un emprunt: comparer le grec καμάρᾱ 'voûte, lieu couvert par une voûte (chambre voûtée, char couvert,…)'. On a pensé en voir la source en iranien, mais la forme n'est attestée là qu'au sens 'ceinture':

[68] Cf. Lamberterie 1990, I, 267-270 §112; Clackson 1994, 107-108; Viredaz 2002, 33-34 §5.

[69] *$*k_2$, $*g_2(^h)$ > $*k_1$, $*g_1(^h)$* après **u* en arménien, voir Meillet 1936, 37 §14 II, Schmitt 1981, 63.

[70] Voir notamment Solta 1960, 424-425; Clackson 1994, 134-135; Olsen 1999, 66; tous avec littérature.

[71] Bien que l'on n'ait pas d'attestations de la forme éolienne attendue *βέφυρρα, dont la géminée confirmerait l'ancien **y,* ce dernier est rendu probable par le -α bref.

avestique *kamarā,* persan *kamar* (et arm. *kamar* ‘ceinture, baudrier’)[72]. Quoi qu’il en soit, le mot *kamar* ‘voûte, arcade’ n’est sans doute arrivé en arménien que par le grec, au vu de la proximité sémantique (grec moderne καμάρα ‘voûte, arcade’), et le véhicule de cet emprunt a dû être la conquête romaine, d’après ce qui vient d’être dit sur l’usage de la voûte.

8. norog

norog ‘nouveau’[73] est synonyme de *nor,* ce qui donne à *-og* l’apparence d’un suffixe. Cependant il n’existe pas d’autres mots ainsi suffixés. En revanche, il existe un verbe *ogem* ‘dire, prononcer, proférer, chanter’. Or, dans la Bible, *norog* traduit toujours πρόσφατος, προσφάτως (Hébr. 10:20, Deut. 24:5, Ezéch. 11:3)[74]. A moins d’une coïncidence, il semble donc que le second élément de *norog* soit un *calque* de celui de πρόσφατος, fondé sur une interprétation de -φατος comme participe de φημί[75] [76]. En conséquence, *norog* serait un néologisme des traducteurs. C’est-à-dire d’abord de l’un d’entre eux; mais il est difficile de formuler une hypothèse plus précise sans connaître le mode de partage du travail, de collaboration et de concertation entre les traducteurs de la Bible arménienne.

[72] Discussion de l’étymologie de καμάρᾱ, *kamar:* FRISK I, 770-771; CHANTRAINE I, 488-489; OLSEN 1999, 951, 886 (ces deux derniers auteurs avec graphie fautive du mot avestique?). — En iranien, ‘voûte’ a dû être un emploi figuré de ‘ceinture’.

[73] Discuté récemment par OLSEN 1999, 510-511, dont l’étymologie ne convainc cependant guère pour la forme (elle ferait attendre plutôt †*norov* ou †*norogi*) et n’est pas confirmée par le sens (la nuance *‘of a new spirit’ n’est possible que dans un des trois exemples bibliques du simple *norog,* sans y être nécessaire; l’effacement sémantique du latin *mente* ‘dans un esprit…’ en tant que formateur d’adverbes dans les langues romanes est lié à sa grande productivité).

[74] Ceci, il est vrai, ne s’applique pas aux dérivés de *norog*.

[75] Etymologiquement, on le sait, πρόσφατος contient *g^{wh}n̥-to- ‘tué’, cf. *LSJ, s. v.,* CHANTRAINE, *s. v.*

[76] Il ne s’agirait que d’un calque formel, car *norog* n’est jamais interprétable comme ‘nouvellement dit’.

BIBLIOGRAPHIE

BEEKES, Robert S. P.
1969 *The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek,* La Haye-Paris.
2003 voir KORTLANDT.

BENVENISTE, Emile
1931 «Trois étymologies latines», *BSL* 32, 68-85: *dēns,* 74-78.

BRUGMANN, Karl
1906 *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen,* II^2/1, Strasbourg.

CHANTRAINE, Pierre
1933 *La formation des noms en grec ancien,* Paris.
1968-1980 *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Histoire des mots,* Paris. (Cité sans date.)

CLACKSON, James
1994 *The Linguistic Relationship Between Armenian and Greek,* Oxford.

EICHNER, Heiner
1978 «Die urindogermanische Wurzel *H_2reu* ‘hell machen’», *Sprache* 24, 144-162.

EIEC
1997 Douglas Q. ADAMS — James P. MALLORY (éd.), *Encyclopedia of Indo-European Culture,* London-Chicago.

GODEL, Robert
1975 *An introduction to the study of classical Armenian,* Wiesbaden.
1982 *Linguistique arménienne: études diachroniques,* Paris.

GARNIER, Romain
2004 Article *curtus* (p. 323) dans la «Chronique d’étymologie latine» n° 2, *RPh* 78, 317-341.

GRAMMONT, Maurice
1918 «Notes de phonétique générale», *MSL* 20, 213-259.

JANDA, Michael
1999 «Ἐνοσίχθων ‘Erderschütterer’», in Heiner EICHNER — Hans Christian LUSCHÜTZKY (éd.), *Compositiones indogermanicae in memoriam Jochem Schindler,* Prague 1999, 183-203.

JOB, Michael
1988 «Armenian *anjrew* ‘Rain’», *AAL* 9, 27-34.

KLINGENSCHMITT, Gert
1982 *Das altarmenische Verbum,* Wiesbaden.

KORTLANDT, Frederik
2003 *Armeniaca.* Comparative notes by Frederik KORTLANDT with an appendix on the historical phonology of Classical Armenian by Robert S. P. BEEKES. Ann Arbor.

LAMBERTERIE, Charles DE
1978 «Armeniaca I-VIII: études lexicales», *BSL* 73, 243-285: IV *Ēš* ‘âne’, 262-266.
1990 *Les adjectifs grecs en -υς,* I-II, Louvain-la-Neuve.
1998 «Sur la ‘loi de MEILLET’», *CRAI* 1998, 881-903.
2003 Compte rendu d’OLSEN 1999 dans *BSL* 98/2, 247-259.
2003a «Traces de la langue poétique indo-européenne dans le lexique arménien», communication présentée au Colloque de travail de la Société des Etudes Indo-Européennes *Langue poétique indo-européenne,* Paris, 22-24 octobre 2003.
2006 *idem*, in Georges-Jean PINAULT et Daniel PETIT, (éd.), *Langue poétique indo-européenne*, Paris, 213-234.

LIV[2]
2001 Helmut RIX (dir.), *Lexikon der indogermanischen Verben*[2], Wiesbaden. Articles de Martin KÜMMEL, Rainer LIPP, Thomas ZEHNDER, *et al.*

LSJ
A Greek-English lexicon, compiled by Henry George LIDDELL and Robert SCOTT; revised and augmented throughout by Henry Stuart JONES, with the assistance of Roderick MCKENZIE…; with a supplement 1968.

MANN, Stuart E.
1963 *Armenian and Indo-European,* London.

MAYRHOFER, Manfred
1986-2001 *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen,* Heidelberg.

MEILLET, Antoine
1936 *Esquisse d’une grammaire comparée de l’arménien classique*[2], Vienne.
1977 *Etudes de linguistique et de philologie arméniennes,* II (éd. H. BERBÉRIAN), Louvain.
1979 «Le locatif *yamsean* ‘dans le mois’ en arménien», *BSL* 74, 333-334. (Traduction par Martiros MINASSIAN d’un article de 1899.)

MEISER, Gerhard
1998 *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache,* Darmstadt.

OLSEN, Birgit Anette
1985 «On the development of Indo-European prothetic vowels in Classical Armenian», *REArm* 19, 5-17.
1999 *The Noun in Biblical Armenian,* Berlin-New York.

PATRUBÁNY, Ludwig VON
1900 «Beiträge zur Geschichte der indogermanischen Sprachen», *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen* 2, 137-231.

PEDERSEN, Holger
1905 «Zur armenischen sprachgeschichte», *KZ* 38, 194-240 = 1982, 56-102.
1906 «Armenisch und die nachbarsprachen», *KZ* 39, 334-485 = 1982, 112-263.

1908-1909 *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen,* I Einleitung und Lautlehre, réimpr. 1976 Göttingen.
1982 *Kleine Schriften zum Armenischen* (éd. Rüdiger SCHMITT), Hildesheim-New York.

PETERMANN, [Julius] Heinrich
1837 *Grammatica linguae armenicae,* Berlin.

POKORNY, Julius
1959 *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch,* I, München — Bern, réimpr. Bern — Stuttgart, 1989.

RAVNÆS, Erling
1991 *The Chronology of Sound Changes from Proto-Indo-European to Classical Armenian,* Thesis Oslo.

SCHINDLER, Jochem
1975 «Armenisch *erkn,* griechisch ὀδύνη, irisch *idu*», *KZ* 89, 53-65.

SCHMITT, Rüdiger
1967 *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit,* Wiesbaden.
1981 *Grammatik des Klassisch-Armenischen* mit sprachvergleichenden Erläuterungen, Innsbruck.

SCHULZE, Wilhelm
1905 «Griechische Lehnworte im Gotischen», réimprimé dans *Kleine Schriften*, Göttingen 1934, ^{2}1966, 496-527.

SOLTA, Georg Renatus
1960 *Die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen,* Wien.

STEMPEL, Reinhard
1983 *Die infiniten Verbalformen des Armenischen,* Frankfurt a. M.–Bern–New York.
1990 «Die Entwicklung von auslautendem **m* und das Problem sekundärer *n*-Stämme im Armenischen», *IF* 95, 38-62.

VENDRYES, Joseph
1946 «Le suffixe latin *-mo, -monis*», *CRAI* 1946, 96-109.

VIREDAZ, Rémy
1997 «‘Six’ en indo-européen», *IF* 102, 1997, 112-150.
2002 «Sur le traitement arménien des sonantes voyelles», *Slovo* 26-27 (*Actes du Sixième Colloque international de Linguistique arménienne,* Paris 1999), 24-36.

WACKERNAGEL, Jakob, et Albert DEBRUNNER
1954 *Altindische Grammatik,* vol. II/2, Die Nominalsuffixe, par Albert DEBRUNNER, Göttingen.

WATKINS, Calvert
1970 «Language of Gods and Language of Men: Remarks on some Indo-European Metalinguistic Traditions», in Jaan PUHVEL (ed.), *Myth and Law among the Indo-Europeans. Studies in Indo-European comparative mythology,* Berkeley, Los Angeles, 1-17.